

Les refrains chantés en chœur étaient répétés au loin par l'écho du rivage. En peu de temps, les canots touchaient la terre vis-à-vis l'église du village, au milieu d'une grande foule accourue au-devant d'eux.

Après quelques instants de relâche en cet endroit, on se remit en route. Le vent s'était élevé ; ceux à la garde desquels les canots étaient confiés, craignant que les pelleteries ne fussent endommagées par l'eau, au lieu de couper en plein lac, dirigerent les embarcations, par le Petit Détroit, et bientôt on arriva aux rapides Ste. Anne. Là, suivant l'antique et pieux usage, tous les voyageurs se rendent à la petite chapelle blanche élevée sur les bords du rapide, sous l'invocation de Ste. Anne ; ils venaient remercier leur patronne de les avoir préservés des dangers inséparables d'un si long voyage ; en partant, ces mêmes hommes étaient venus s'y mettre sous sa protection, il était juste qu'ils vinssent s'y agenouiller au retour. (1)

Enfin, quelques heures après, les canots touchaient au port désiré depuis longtemps ; ils étaient arrivés à Lachine, rendez-vous général de toutes les embarcations qui partent pour les pays hauts ou qui en reviennent. Tous nos voyageurs joyeux de se retrouver sains et saufs au même endroit qu'ils avaient quitté depuis longtemps, se félicitèrent mutuellement, et s'empressèrent d'accepter l'offre que leur fit l'agent de la compagnie de se reposer de leurs fatigues, avant de se rendre au sein de leurs familles. Un seul d'entre eux ne se rendit point à cette invitation, et chargeant son paquet de hardes sur ses épaules, il se mit aussitôt en route après avoir dit adieu à ses compagnons de voyage. C'était un homme dans la fleur de l'âge, à la taille élancée, et de bonne mine. Son teint était brûlé par les ardeurs du soleil. Ses cheveux longs et crépus qui n'avaient pas connu les ciseaux depuis longtemps flottaient sur ses épaules. Il portait des pantalons de grosse toile du pays, que retenait une large ceinture de laine diversement coloriée, et dont les franges touffus retombaient sur ses genoux. Ses pieds étaient chaussés de souliers de peau d'Elan artistement brodés en poil de porc-épic de diverses couleurs, et ornés de petits cylindres de métal d'où s'échappaient des touffes de poils de chevreuil teints en rouge. Sa chemise de coton blanc à rayures bleues était entr'ouverte et laissait voir sa poitrine tatouée de dessins fantastiques. Un cordon dont on ne reconnaissait plus la couleur primitive pendait à son cou, et laissait deviner une médaille.

Cet homme marchait à grands pas, interrogeant du regard toutes les routes, comme pour s'assurer de la plus courte qu'il avait à suivre, pour se rendre au Gros-Sault où demeurait sa famille. Enfin il est en vue de la maison paternelle ; son cœur bat violemment. Il se met à courir et en quelques instants, il a franchi le seuil de la porte qu'il ouvre brusquement et se précipite dans la maison ; mais il reste déconcerté en se trouvant face-à-face avec un étranger qu'il ne connaît pas.—Celui-ci, surpris de cette brusque apparition, toise son visiteur de la tête

“—What business brings you here ?”

—Oh ! monsieur, pardon, je ne parle pas beaucoup l'anglais ; mais, dites moi, . . . non, je ne me trompe pas, c'est bien ici . . . où est mon père, où est ma mère ?

“—What do you say ? moi pas connaître ce que vous dire.”

—Comment, vous ne connaissez pas mon père ! Chauvin, cette terre lui appartient, où est-il ?

(1) Le rapide Ste. Anne autrefois si pittoresque, chanté par le poète anglais Moore, a perdu son ancienne beauté. L'écluse et la longue chaussée que le bureau des travaux publics y a fait dernièrement construire, l'ont arrêté dans sa course. L'art a défiguré l'ouvrage de la nature.

“—No, no, moi non connaître votre père, moi havoit acheté le farm de la sheriff.”

Non, ce n'est pas possible, c'est mon père qui vous l'a vendue, où demeure-t'il ?

“—No, no, goddam, vous pas d'affaire ici, moi havoit une bonne deed de la sheriff.”

Chauvin plus déconcerté que jamais sort précipitamment de la maison et court chez le plus proche voisin. C'était des gens nouvellement arrivés dans l'endroit : ils ne connaissaient pas sa famille. Il n'eut pas plus de succès aux portes voisines. En moins de 15 ans, le temps avait promené sa fau dans cette endroit ; le souvenir de l'ancien curé, lui revint à l'esprit ; cet ancien ami de la famille avait aussi disparu. Le nouveau curé qui l'avait remplacé dit à Chauvin qu'il ne connaissait pas sa famille, mais qu'il avait entendu dire à ses anciens paroissiens qu'une personne de ce nom avait autrefois habité la paroisse ; mais les mauvaises affaires l'avaient forcée de se réfugier avec sa famille à la ville où il croyait qu'elle habitait encore. Ce peu de paroles dévoilèrent l'affreuse vérité à Charles ; il comprit tout : son père s'était ruiné, sa terre était vendue, et l'étranger insolemment assis au foyer paternel ! Il n'en entendit pas d'avantage ; il tourne immédiatement ses pas du côté de la ville, où il arrive, la nuit déjà close ; il erre quelque temps, sans savoir de quel côté diriger ses pas ; tout à coup, il se rappelle de l'auberge où plusieurs années auparavant s'était décidée sa vocation ; il y entre, se fait connaître, et demande des renseignemens sur son père ; celui-ci y était connu pour venir s'y chauffer pendant la rude saison ; on lui indique à peu près le quartier où il logeait ; Charles reprend sa course, et se décide enfin à frapper à la porte la plus voisine ; c'était chez le père Danis.

—Ouvrez ; répondit une voix forte ;

—Ah ! s'écria le père Danis en apperçevant Charles, en v'lait-il un mangeu' d'lard.—Regarde donc, Marianne, voilà comme j'étais dans mon jeune temps ; vois-donc ces grands cheveux, cette ceinture, ces souliers sauvages, et cette blague à tabac.—Assieds-toi mon garçon, et dis-moi donc quand es tu arrivé ?

—Cet après-midi, monsieur.

—Ah ! tu es un des voyageurs arrivés par les canots qu'on attendait ces jours-ci ?

—Oui, monsieur,

—Et tu viens te promener à la ville ?

—Non, monsieur, je suis à la recherche de ma famille que l'on m'a dit demeurer près d'ici.

—Et comment t'appelles-tu, mon garçon ?

—Charles Chauvin, monsieur, je . . .

—Dieu du ciel ! s'écria le père Danis, en se levant brusquement de son siège, se redressant de toute sa haute taille, et en regardant Charles d'un air stupéfait.—Hé bien ! Marianne, ne te l'ai-je pas dit souvent que Dieu était bon, et qu'il rendrait enfin ce pauvre enfant à sa mère.—Oui, mon garçon, tu arrives bien à temps, va ; tes parents sont depuis longtemps dans la plus grande misère ; ton père a fait de mauvaises affaires, sa terre a été vendue, il a été ruiné, et il gagne misérablement sa vie ici à charroyer de l'eau ; pour comble de malheur, ton pauvre frère vient de mourir, et comme ils te croient mort aussi, tu peux juger de l'état où ils sont.—Dis-moi, mon garçon, as-tu ménagé tes gages ? apportes-tu de l'argent avec toi ?

—Oui, monsieur ; mes gages me sont presque toutes dues par la compagnie, et je les retirerai quand je voudrai.

—Ah ! c'est bien, mon garçon, tu es un bon fils ; viens-ci que je t'embrasse.